

CHASSEURS DE FLAMMES

VINCENT
GUYARD

CHASSEURS DE FLAMMES

Les plus
incroyables
histoires
de pompiers

RACONTÉES PAR
Vincent Firelife







Retrouvez les photographies et les vidéos
de l'auteur sur ses comptes :

INSTAGRAM



YOUTUBE



SITE INTERNET



SOMMAIRE

Introduction	11
Un monstre de flammes	21
Baptême du feu	29
Première immersion	37
Piégée au fond du trou	45
Émotion	53
L'accident en gare de Lyon	59
Tout s'embrase	67
Les pompiers, j'écoute !	73
Celle que le feu voulait prendre	79
Épreuve finale	87
Instinct	93
L'incendie du Crédit lyonnais	99
La journée en jaune	111

Jusqu'à l'aube	117
L'incendie boulevard Vincent Auriol	123
Battements	133
Un mois déjà	139
Le jour des promesses	145
Les cahiers envolés	151
À la fenêtre du ciel	163
À quelques secondes près	169
À l'assaut des frelons	175
La prise d'otage de l'Hyper Cacher	183
Un balcon sur la vie	193
Quand l'air devient poison	199
Attentats en terrasses	205
Une odeur de brûlé	215
Tenir bon	219
Sous la suie, la fierté	225
Témoins du pire	233
L'autre côté du fil	239
Attentat au Bataclan	245
Feux imaginaires	255

Une glace bien méritée	261
Attentat dans le métro	267
Jusqu'au fond du jardin	281
En eaux troubles	289
On ne vous oublie pas	297
Explosion rue de Trévise	307
Aux portes du vide	313
Dans le silence toxique	321
Notre-Dame en feu : l'ambulance	327
Ce qu'on a failli perdre	335
Là où tout prend sens	343
Notre-Dame en feu : l'attaque	351
<hr/>	
Glossaire	361
Remerciements	365

INTRODUCTION

Une vocation avant tout

Les récits qui suivent sont tirés d'histoires vraies. Certaines d'entre elles se sont déroulées à Paris, d'autres à Bruxelles – deux grandes villes européennes, confrontées chaque jour à des interventions complexes, urgentes, parfois extrêmes. Deux terrains différents avec les mêmes exigences et les mêmes risques. Deux regards sur un même métier : celui de pompier.

Les noms, les lieux ou certains détails ont parfois été modifiés pour préserver l'anonymat de ceux qui, chaque jour, risquent leur vie pour sauver celle des autres. Mais l'essence de ces histoires, elle, est restée intacte.

Certaines scènes ont été retracées, non pour les embellir, mais pour transmettre au plus juste l'atmosphère, la tension et l'émotion du moment. Quand le sort des victimes reste inconnu, j'ai choisi de ne pas inventer ce que je ne savais pas. Car chez les pompiers, certaines histoires s'arrêtent au seuil de l'hôpital, quand le feu s'est éteint, et la suite demeure un mystère.

J'ai été pompier à Paris pendant plusieurs années. J'ai connu l'odeur du feu, la chaleur suffocante. Les réveils en sursaut, l'adrénaline des départs et les silences après l'intervention, quand le vacarme retombe et que le réel reprend ses droits.

Puis, un jour, j'ai compris que ce que j'avais vécu devait être raconté. J'avais vécu le métier de pompier de l'intérieur. J'en

connaissais les codes, les secrets. Mais je ressentais le besoin de le partager. De montrer ce que le feu ne dit jamais de lui-même. Ce qui se joue derrière les portes closes, dans la fumée, loin des regards. J'ai alors tenté d'intégrer le service communication des pompiers de Paris, afin de continuer à servir, mais autrement. J'avais la légitimité du terrain, les images dans la tête, les interventions dans le corps. Il me manquait les diplômes requis. La sélection m'a échappé.

Ce refus n'a pas été une fin, il a agi comme un déclic. Une porte s'est refermée, mais elle m'a forcé à regarder autour de moi. À comprendre que mon besoin de raconter, lui, ne disparaîtrait pas avec une réponse négative. Si ce chemin-là m'était refusé, il me faudrait en tracer un autre. Alors j'ai pris la route. Sac sur le dos, caméra à la main, je suis parti à l'autre bout du monde pour documenter la vie des pompiers, à ma façon.

De caserne en caserne, j'ai filmé leur quotidien. Non pour les mettre en scène, mais pour les écouter. Les regarder travailler. Les laisser raconter ce qui restait une fois les sirènes éteintes. À Taïwan, en Australie, en Californie, en France à vélo de caserne en caserne, j'ai partagé leur quotidien. J'ai dormi dans leurs chambrées, mangé à leur table, attendu les départs d'intervention avec eux. J'ai recueilli leurs récits, leurs silences, leurs gestes. Et, parfois, je suis parti avec eux en intervention. Avec le temps, la confiance s'est installée. Certains se sont livrés comme ils ne l'avaient jamais fait. Le feu, les victimes, la peur, la fatigue, le doute. Tout ce qu'on ne montre pas.

Les vidéos que je produisais ont alors commencé à prendre du sens. Peu à peu, j'ai compris que les pompiers avaient besoin de parler. De raconter ce qu'ils vivaient vraiment. Derrière les images, il y avait une attente silencieuse : celle d'être reconnu.

Puis je suis arrivé à Bruxelles, où je suis devenu vidéaste opérationnel. Mon rôle était d'être là quand tout bascule. De capter l'instant où le feu surgit, où la fumée engloutit, où les décisions se prennent en quelques secondes. Comme les chasseurs de tornades poursuivent les tempêtes, je me suis mis à attendre les incendies. À les approcher. À les comprendre.

Je n'avais pas quitté le feu. Je lui faisais face autrement. J'étais devenu un chasseur de flammes.

Je suis resté trois ans au cœur même du Service d'incendie et d'aide médicale urgente (SIAMU). Les deux premières années, j'ai vécu dans la caserne de l'état-major : ma chambre faisait aussi office de bureau. Elle était au troisième étage, à deux perches des camions – ces barres métalliques que les pompiers empruntent pour gagner quelques secondes quand l'alarme retentit.

En un instant, je pouvais ainsi me retrouver au milieu des véhicules prêts à partir. Jour et nuit, je suivais les pompiers dans leurs principales interventions dans la capitale belge – incendies, accidents, sauvetages. Quand la sirène retentissait, je descendais avec eux, caméra à la main. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, je vivais à leur rythme.

La troisième année, j'ai quitté ma chambre pour un appartement à proximité de la caserne. Dès qu'un feu éclatait quelque part, j'enfourchais mon scooter et je rejoignais les colonnes de fumée ; j'y étais parfois avant même que les secours arrivent. Je n'étais plus pompier, mais je continuais à vivre parmi eux. Je n'éteignais plus les flammes, je les racontais. Ce regard différent, cette vie au cœur du feu ont donné naissance à ce livre.

Je vais vous raconter mon immersion parmi les pompiers de Bruxelles, au jour le jour, incendie après incendie. Je relaterai aussi des interventions auxquelles j'ai participé quand j'étais

pompier à Paris ainsi que des témoignages forts et émouvants recueillis au fil de mes rencontres.

Trois voix se mêlent donc au sein de ce récit. Celle du pompier que j'ai été, plongé dans l'action, celle du vidéaste que je suis devenu, témoin du feu et de ceux qui le combattent, et enfin celle des pompiers que j'ai rencontrés, à Paris et à Bruxelles, qui m'ont confié leurs histoires : l'incendie de Notre-Dame, les attentats de Paris et de Bruxelles, la catastrophe de la gare de Lyon et d'autres drames, moins connus mais tout aussi marquants. Pour les distinguer, ces témoignages apparaissent sur des pages grisées : des voix qui s'élèvent pour raconter ce que les interventions ont laissé derrière elles.

Au fond, je ne suis pas le personnage principal de ce livre. Les pompiers ne le sont pas non plus. Le véritable protagoniste, c'est le feu – cet être vivant, imprévisible, fascinant et cruel. Et l'ombre omniprésente, c'est celle de la mort : silencieuse, tapie dans la fumée, toujours prête à surgir, rappelant sans cesse la fragilité de la vie.

C'est entre ces deux forces – le feu et la mort – que se jouent tous ces récits. Au-delà des histoires, ce livre vous fera aussi entrer dans la mécanique du feu : comprendre comment un incendie naît, se développe, pourquoi la fumée tue avant les flammes, comment une simple porte fermée peut sauver une vie. Vous y découvrirez les coulisses du métier, ses gestes, ses tactiques, ses risques, et cette science du feu que les pompiers acquièrent souvent dans la douleur.

Mais il vous fera aussi découvrir ce qu'il se passe loin des flammes : les accidents de la route, les sauvetages verticaux – ces interventions en milieu périlleux où les pompiers évoluent sur une corde, suspendus dans le vide, pour atteindre une personne coincée sur une façade, sur un toit, sur un pont ou au fond d'un

puits –, la détresse humaine, les interventions où il n’y a pas de feu – mais où chaque seconde compte pourtant. Parce que le métier de pompier, ce n’est pas seulement combattre le feu.

Enfin, pour raconter cette réalité dans toute sa complexité, le langage des pompiers occupe une place à part. Riche, précis, parfois déroutant pour qui n’en connaît pas les codes, il s’est construit au fil des interventions, des gestes répétés et des traditions propres à chaque service.

Ce récit traverse deux capitales et deux services de secours distincts, au langage parfois spécifique. Pour préserver la fluidité du récit et le rendre accessible au plus grand nombre, j’ai choisi d’employer un vocabulaire volontairement clair et compréhensible, sans alourdir le texte de termes trop techniques ou de distinctions excessives.

Celles et ceux qui souhaiteront aller plus loin pourront toutefois découvrir, en fin d’ouvrage, un glossaire comparatif. Il met en lumière quelques nuances de langage entre Paris et Bruxelles, non pour opposer, mais pour mieux comprendre les différences culturelles qui coexistent derrière un même engagement.

Plus que tout, ce livre parle d’humanité : de courage, de peur, de vulnérabilité et de ce lien invisible qui unit tous ceux qui ont un jour couru vers le danger pour sauver d’autres vies. Il parle de ce que le feu nous apprend : la force du collectif, la valeur du temps, la frontière si mince entre la vie et la mort.

Alors que je mettais un point final à ces pages, le feu est revenu me rappeler cette réalité avec une violence brutale. À Crans-Montana, en Suisse, en pleine nuit du Nouvel An, un incendie a éclaté. Quelques heures plus tôt, ils étaient venus fêter. Des jeunes, pour la plupart. De la musique, des rires, l’insouciance d’une nuit qui devait marquer un passage, une promesse, une année nouvelle. Puis, sans prévenir, le feu. Un

départ discret. Une fumée qui s'épaissit. Et très vite, la panique. Le feu a progressé plus vite que les corps. La fumée a envahi les espaces. Certains ont cherché une sortie qu'ils ne trouvaient plus. D'autres ont été bloqués, désorientés, piégés par ce qu'on ne voit pas mais qui tue avant les flammes. Quarante personnes ont été tuées dans cet incendie, et on compte plus d'une centaine de blessés. Des vies fauchées ou bouleversées à jamais. Les pompiers sont intervenus dans l'urgence, dans le chaos, dans l'inconnu. Ils sont entrés là où la visibilité n'existait plus. Ils ont avancé à tâtons, guidés par des cris, par des silhouettes, par l'instinct. Ce qu'ils ont vu cette nuit-là ne les quittera jamais vraiment.

Le feu est fourbe. Il s'installe sans bruit. Il trompe. Il enferme. Il frappe là où l'on se croit encore en sécurité. Il ne laisse pas seulement des murs noircis derrière lui, mais des mémoires marquées à vie. Ce livre est aussi né de cela. De ces nuits où tout bascule. De ces drames qui continuent pendant que d'autres tentent de comprendre, de raconter, de transmettre.

Pour ne jamais oublier.

Et pour rappeler une vérité simple : face aux flammes, l'humanité reste notre seule vraie force.





UN MONSTRE DE FLAMMES

BRUXELLES

MARS 2025

Il est un peu plus de 11 heures en cette journée de mars lorsque mon bipeur, qui m'alerte à chaque départ d'incendie, brise le silence. Il affiche : « Incendie bâtiment ». Instinctivement, je me lève et me dirige vers la fenêtre de mon appartement. Aucun doute possible : un épais panache de fumée noire s'élève au-dessus de Molenbeek-Saint-Jean, l'une des communes de Bruxelles. Le feu est déjà bien développé.

Je prends une photo que j'envoie au dispatching, le service qui coordonne les secours à la centrale d'urgence 112, afin que l'on puisse s'y rendre compte de l'étendue du feu. De là où je suis, je comprends que l'incendie va être important. La fumée s'intensifie, s'étire vers le ciel comme un sombre présage. L'intervention sera massive. Je le sais, je le sens.

Je me mets aussitôt en action : j'attrape mon sac à dos (qui contient tout mon matériel photo) et j'enfile ma veste d'intervention. Par-dessus, j'endosse ma chasuble, celle qui signale que je

suis « photographe » pour les pompiers de Bruxelles. Direction l'ascenseur. Je n'ai qu'une seule idée : ne pas perdre une seconde. Je descends au parking en vitesse, anticipant le trajet que je dois faire pour arriver sur place.

Mon scooter est là, prêt à partir. Je l'enfourche, mais avant de démarrer, je dois savoir où je vais. L'adresse du sinistre vient d'être transmise par le dispatching via notre canal interne. Je la saisis aussitôt dans le GPS. L'itinéraire s'affiche, j'ai 2,6 km à parcourir.

Ma mission est claire : documenter les interventions de grande ampleur des pompiers de Bruxelles. La procédure que nous avons mise en place est efficace. Lorsqu'une catastrophe majeure survient, deux scénarios peuvent se présenter. Si je suis à la caserne de l'état-major, je prends place dans la voiture de l'officier qui accompagne le convoi des secours. Si je suis chez moi, je fonce sur les lieux en scooter – un atout précieux pour me faufiler dans les rues encombrées de la ville.

Une fois sur place, je capture l'essentiel : le feu, les secours à l'œuvre, l'ampleur de la catastrophe. Mon but est d'envoyer ces images au porte-parole des pompiers de Bruxelles le plus rapidement possible ; elles serviront ensuite à accompagner le communiqué de presse officiel, garantissant une information visuelle fiable et immédiate aux journalistes.

Mais mon travail ne s'arrête pas là. Après la diffusion aux médias, je réutilise ces contenus pour alimenter les réseaux sociaux des pompiers, offrant ainsi au public un regard authentique sur le quotidien des secours.

Mes images ne servent pas uniquement à la communication immédiate. Elles jouent aussi un rôle clé dans plusieurs domaines : le retour d'expérience (« retex »), où elles permettent d'analyser les interventions pour en tirer des enseignements ; la formation des pompiers, en les aidant à mieux comprendre

certaines situations ; et la sensibilisation du public, en appuyant les campagnes de prévention auprès des Bruxellois. Cette polyvalence donne une véritable dimension à mon travail. Chaque image a un impact, chaque vidéo sert une cause. Et c'est ce qui me motive le plus : savoir que mon rôle va bien au-delà de l'instant présent. C'est mon job, et j'adore ça. À chaque intervention, l'adrénaline monte. La tension, l'urgence, l'importance du moment... Être là, au cœur de l'action, me procure une sensation indescriptible.

Sur la route de l'incendie, je garde une oreille rivée à ma radio portative qui diffuse les échanges entre pompiers. La situation est claire : l'incendie à Molenbeek est pleinement développé et s'aggrave même. Une troisième autopompe est demandée.

J'accélère. À mon arrivée, je gare mon scooter à proximité et rejoins rapidement les lieux du sinistre. Le ciel est chargé, couvert d'un nuage de fumée sombre. L'odeur de brûlé est déjà bien présente. Je m'arrête un instant, sors mon smartphone et commence à filmer.

Le poste de commandement se met en place. Je m'y rends pour sortir mon appareil photo, que je passe en bandoulière. C'est parti. Je capte tout : le ballet des pompiers, la mise en place du dispositif, l'urgence qui se lit dans chaque geste. Derrière mon objectif, le temps semble suspendu.

Rapidement, je cherche un meilleur angle. L'incendie ne donne pas côté rue, mais côté cour. Impossible de voir clairement depuis l'endroit où je me trouve. J'aperçois un appartement au rez-de-chaussée. Une idée me traverse l'esprit : peut-être y a-t-il une vue dégagée à l'arrière.

Je frappe à la porte, une dame m'ouvre. Elle ne parle pas français, mais comprend mon intention. Elle me guide à travers son logement jusqu'à la cuisine. J'ouvre la fenêtre. Un souffle chaud

me frappe au visage : le feu est là, puissant, dévorant. Je grimpe sur le rebord de la fenêtre, appareil en main. Devant moi, le bâtiment arrière de l'îlot s'est entièrement embrasé : un monstre de flammes dévore sa toiture et projette une pluie d'étincelles dans la cour.

Les pompiers s'activent. Les lances se mettent en place, l'eau se prépare à défier le brasier. De mon poste d'observation dans le bâtiment voisin, je shoote sans relâche, alternant entre photos et vidéos.

Le point de vue est idéal : j'observe la scène comme au théâtre à travers la fenêtre du rez-de-chaussée du bâtiment d'en face. Les silhouettes des pompiers se découpent dans la lumière orange, leurs gestes précis composent une chorégraphie millimétrée. Puis un mouvement attire mon attention. Je me retourne. La dame qui m'a conduit ici est derrière moi, figée, la bouche entrouverte, les yeux écarquillés. Je suis son regard... et je comprends immédiatement. Dans son champ de vision, je suis encadré par les flammes : debout sur le rebord de sa fenêtre, un brasier dans mon dos. À travers ses yeux, je prends conscience du caractère dramatique de la scène. Suspendu entre le chaos et l'urgence, je capture l'indicible.

Quelques minutes plus tard, je saute dans la cour jonchée de gravats et de débris brûlants et me dirige vers le bâtiment accolé au sinistre pour tenter un nouvel angle. En chemin, un pompier m'arrête : « Derrière, tu as un autre point de vue. Ça brûle fort. » Il me montre un passage étroit entre deux murs noircis : je dois traverser un bâtiment en travaux. J'avance prudemment à travers le rez-de-chaussée, l'écho des flammes résonnant autour de moi. Dans l'autre cour, le spectacle est frappant : le feu à l'arrière du bâtiment se dévoile dans toute son ampleur. Les flammes gagnent du terrain, dévorant lentement la structure

voisine. C'est impressionnant. Déstabilisant, même. Mais je reste concentré. Je continue à filmer, multipliant les angles, cherchant à capturer toute l'intensité de la scène.

À cet instant, je reçois sur mon téléphone une photo aérienne de mon collègue, l'autre photographe des pompiers de Bruxelles. Arrivé rapidement sur place, il a aussitôt fait décoller son drone pour nous donner une vue d'ensemble de l'incendie. Travailler en équipe permet toujours de mieux couvrir une intervention et de capter un maximum d'éléments.

De mon côté, je veux atteindre une terrasse qui fait face au brasier. Pour y parvenir, il me suffit de suivre les coupes qui viennent d'être établies. À Bruxelles, les coupes, ce sont des tuyaux partant du camion qui acheminent l'eau jusqu'à la lance à incendie. Elles sont placées par les pompiers sur place.

En arrivant derrière les pompiers qui tiennent la lance, je prends pleinement conscience de la violence du feu. La chaleur est étouffante. Je prends quelques photos, quelques vidéos, puis décide de redescendre sur le trottoir.

Je retrouve mon binôme photographe, toujours concentré sur son drone. Lorsqu'il me voit, il sourit : « Super content que tu sois là ! » Sur les interventions de grande ampleur, nous travaillons souvent à deux : lui capture la scène depuis le ciel, moi depuis le sol. Nos images se complètent, se répondent. Ensemble, elles racontent le feu dans toute sa dimension. Sur l'écran de la télécommande de son drone, j'aperçois des pompiers qui s'apprêtent à attaquer le feu avec leur lance.

Le feu, c'est d'abord une réaction chimique. Trois éléments suffisent à le faire vivre : la chaleur, le combustible et l'oxygène. Ensemble, ils forment le triangle du feu. Tant qu'ils sont réunis, ce dernier continue à vivre. Il respire, il grandit, il se nourrit. Retirez-lui un seul de ses piliers, et il s'effondre.